

L'EAU DU CÉZALLIER : ENQUÊTER LES IMAGINAIRES POUR FONDER UNE DEMARCHE DE PROJET.

Massif central, Cézallier, eau, imaginaires, moyenne montagne, communs, rural, hydrographie, architecture vernaculaire, sol, estives, élevage, enquête, baignade, marche

L'Aubrac, la Lozère, Millevaches, le Cantal. Depuis plusieurs étés que je voyage à vélo puis à pied à travers les moyennes montagnes du Massif central, admirant la vue depuis les crêtes ou en suivant le pli des vallées, je suis fasciné par l'immensité des paysages de ces territoires. Je suis ému par les plateaux enherbés sous la lumière tangente du couchant. Je recherche leurs courbes douces et gorgées d'eaux qui parfois cèdent soudain dans une cascade inattendue, au seuil d'un vallon escarpé. Ce sont des espaces de roches, de brumes, de forêts et de landes, qui m'invitent à la contemplation et au rêve. Et il y a, entre les massifs volcaniques du Cantal et des Monts Dore, un nom qui m'intrigue particulièrement : les monts du Cézallier.

Dans *Le Droit du sol*, Étienne Davodeau traverse le sud de ce « plateau hissé au dessus du monde », et nous offre une double page sublime : presque rien, à part l'herbe, la brume, un horizon lointain. Que se passe-t-il là-haut ? Il me faut aller voir.

Mi-juillet, j'ai pris le chemin du Cézallier avec des amis. Depuis la vallée de l'Alagnon jusqu'aux sommets dénudés, les ambiances s'enchainent et les premières questions émergent au fil des rencontres : dans la saulaie ombragée, la rivière à saumon est presque sèche ; sur les premières hauteurs cultivées il n'a pas plu depuis le 22 mai ; aux derniers hameaux on nous prévient : le paysage habituellement vert s'offre à nous ocre, brûlé. Inquiétude et beauté mélangées.

Plus haut, au sortir d'une forêt de plantation : l'immensité du plateau. On avance alors seuls au milieu des estives balayées par le vent et seulement habitées par de rares burons délaissés. Là-haut, sur ces terres de pâturages convoitées, la fragilité des tourbières et des lacs de cratère se frotte à l'engraissement des prairies d'élevage bovin et aux évolutions du climat.

Plus tard, fin août, sur les pentes du Sancy, une bergère me parle de l'érosion des sentiers, de sources d'eau trop discrètes et de grandes pelouses où elle mène un millier de moutons à travers l'été et la sécheresse.

Il y aussi les lacs, où l'on vient fuir la chaleur écrasante de Clermont Ferrand et des villes de Limagne. Certains sont protégés et interdits à la baignade. D'autres sont aménagés comme de petites stations balnéaires. La qualité de l'eau fait parfois défaut, questionnant le devenir de ces espaces-replis.

Dans cette géographie d'une grande poésie et traversée d'enjeux variés, je voudrais explorer certains sujets au cœur de mes préoccupations : les formes et les rythmes de l'eau, visible et invisible, l'importance de l'émerveillement, la puissance des imaginaires, la nécessité d'explorer de nouvelles relations au vivant.

Il y a d'abord les formes et les rythmes de l'eau, visible et invisible : quelles relations crée-t-elle dans le paysage ? Se baigner dans un lac, boire à une fontaine, recueillir une source, organiser les haltes d'une transhumance, marcher le long d'un ruisseau, arroser son jardin, traverser une tourbière, contempler une cascade sont des moments-lieux qui me captivent. De là il est possible de mobiliser toutes les échelles, depuis celles du corps, de la plante et du détail architectural, jusqu'à celles du grand paysage, des mouvements géologiques, des volcans et du travail de la terre.

Le Cézallier, situé en tête de bassin versant, est traversé par la ligne de partage des eaux entre la Loire et la Dordogne, dont il constitue un des grands châteaux d'eau. Depuis cet amont, on peut questionner les dépendances et les fragilités qui lient les activités et les milieux. Par le fil des eaux, les hautes terres se trouvent reliées à des ailleurs insoupçonnés.

Au-delà d'une eau-matière, considérée d'abord comme une ressource technique à maîtriser et qui cristallise des conflits d'usage, je voudrais enquêter sur les imaginaires de l'eau pour enrichir ma compréhension du territoire et de ces enjeux.

J'entends par la notion d'imaginaire les réseaux d'associations qui existent entre des matérialités physiques, des communautés vivantes et des affects, récits, symboliques, usages, représentations et significations. Ils sont situés socialement et historiquement, partagés et/ou individuels. L'enjeu est de saisir la dimension idéale qui structure les relations à l'eau, et plus largement à la géographie et au vivant. Baptiste Morizot dans *L'Inexploré*, parle d'un « espace des idées, conscientes ou inconscientes, qui peuplent nos esprits et nos cultures, et nous font voir et agir d'une certaine manière sur la terre concrète. » Dans cet espace immatériel, il s'agira de saisir les imaginaires, c'est-à-dire les idées et les repères qui guident nos actions, reçus en héritage, notamment de la modernité dominante, et ceux nouveaux qui émergent, encore inexplorés. Ce sont nos relations au monde et les repères que nous avons stabilisés pour nous guider qui sont ici en jeu avec leurs transformations, leurs évolutions face aux crises en cours.

Aussi ces imaginaires seront un point de départ pour développer des entrées narratives et poétiques dans le projet. L'enjeu est de faire appel à notre émerveillement et à la contemplation comme capacité de restituer de l'importance et de l'affect. Il y a l'eau du ciel, l'eau qui ruisselle, qui coule, qui stagne, qui s'infiltre : chacune a une présence plus ou moins lisible, chacune raconte des formes, des rythmes, des sons, des ambiances et nécessite une attention particulière. Selon Baptiste Morizot, « la crise écologique est d'abord une crise de la sensibilité ». En l'étendant au-delà d'une acception simplement esthétique, il me semble que l'émerveillement peut mobiliser de puissants leviers de transformations pour repenser nos relations à l'eau, à la géographie et au vivant.

Comment les imaginaires peuvent-ils nous informer et nous guider ? Quelles sont ces relations stabilisées reçues en héritage ? Comment sont-elles bousculées ? Quelles nouvelles relations à explorer ? Au creux du Massif central, quels imaginaires de l'eau pour les hautes terres et les vallées du Cézallier ?

Ces paysages en marge des grandes dynamiques métropolitaines m'interrogent aussi sur les leviers pour faire du projet en milieu rural. Je crois que ces espaces parfois un peu oubliés ou simplifiés méritent autant de soin et d'attention qu'ailleurs. En partant de l'attachement aux lieux des personnes qui y vivent ou qui le traverse, je souhaite être attentif à la vie du quotidien, à la qualité des communs, aux matérialités, aux cheminements, à la maintenance et au devenir des architectures du Cézallier. J' imagine travailler par des interventions ponctuelles et mesurées, qui parleraient de relations à l'eau comme point de départ pour travailler l'habitabilité du territoire, depuis ses bourgs jusqu'aux burons isolés dans les grands espaces de montagne.

Quelles attentions et moyens pour agir avec justesse dans le Cézallier ? Comment ajuster son œil et son rythme ? Comment accompagner les trajectoires ? Comment y créer des temps et des lieux de communs joyeux ?

J'ai la certitude que pour tout cela il me faut commencer par écouter ce que ces territoires ont à raconter pour fonder et orienter ma démarche de concepteur. A côté de la recherche documentaire je souhaite donc donner une grande part au terrain et à l'enquête pour apprendre connaître les paysages et ceux qui les vivent. L'enquête sera d'abord organisée autour d'entretiens menés sur le territoire auprès de diverses personnes : élu.e.s, habitant.e.s, agriculteur.rice.s, pêcheur.se.s, gestionnaires d'espaces naturels, responsables d'associations ou d'établissements publics compétents sur l'eau. Mais aussi des photographes, conteur.se.s, voyageur.se.s, cueilleur.se.s. Dans ces entretiens, je souhaite être attentif aux mots et à leurs définitions, aux récits, aux attachements et aux controverses. En parallèle je mènerai des pratiques d'arpentages, à pied et à vélo, avec une attention pour la photo, l'enregistrement sonore, le croquis et l'écriture pour tenter de saisir ce que produit la présence de l'eau. Je m'intéresserai notamment à qualifier les matières, les formes, les sons, l'abondance ou la rareté de l'eau, l'impact de ces rythmes contrastés par les évolutions du climat sur les activités humaines (pêche, élevage, cultures, forêts) et sur les milieux aquatiques (tourbières, lacs, ruisseaux, sources), espaces de refuges fragiles pour les végétaux et animaux liés à ces eaux et pour les humains en quête de fraîcheur. Je voudrais aussi être attentif aux objets de l'architecture de l'eau, les fontaines, les abreuvoirs, les captages, et au rapport au corps, notamment par la question de la baignade et de la marche.

Quand des sites de projet plus précis se seront dégagés, pour continuer de travailler avec les personnes du territoire j'aimerais aussi mener des promenades commentées, des arpentages collectifs, des entretiens sur la base de photographies, de cartes, d'écoutes, de citations, au cours de semaines de résidences. Par ces pratiques et la relation que je pourrais faire entre elles, j'espère trouver des lieux d'intensité, des points de convergence ou de tension, des histoires passées capables de porter des opportunités de projet pour accompagner des trajectoires futures.

Enfin, de grandes interrogations seront à élucider dans cette géographie aux contours incertains, très peu habitée et dont les dynamiques paysagères et économiques sont en parties définies par des relations de dépendance entre les hautes terres et des ailleurs : où est le Cézallier, de quoi ce mot est-il le nom ? Depuis combien de temps existe-il et pour combien de temps ? Comment s'orienter dans ce territoire et dans ses imaginaires ? Être attentif au rapport sensible au monde nous rend plus concerné. Nous avons besoin d'imaginaire, de contemplation et d'émerveillement. En partant de l'eau, la révélation de la poésie des paysages, de nos relations à la géographie et au vivant est de plus une entrée pour porter du soin aux lieux et aux communautés qui les habitent. Il faut contempler et agir avec la poésie comme contre-projet aux destructions du monde.

Références citées dans le texte :

Étienne Davodeau, *Le Droit du sol*, Paris, Éditions Futuropolis, 2021.
Baptiste Morizot, *L'inexploré*, Marseille, Éditions Wildproject, 2023.